

Avec « Françé »,

Lamine Diagne et Raymond Dikoumé explorent l'héritage de la colonisation

Les deux comédiens afrodescendants entremêlent présent et passé, souvenirs d'enfance et images d'archives, pour aborder avec humour des sujets comme l'immigration, l'intégration et la double culture.



Lamine Diagne (à gauche) et Raymond Dikoumé, lors d'une répétition du spectacle « Françé ». ÉRIC MASSUA

Lorsqu'ils se sont rencontrés pour la première fois, à Marseille, Lamine Diagne et Raymond Dikoumé ont rapidement compris que, malgré leurs différences de parcours, ils appartenaient à une seule et même grande famille, celle des enfants nés en France de parents venus d'ailleurs : le Cameroun pour ceux de Raymond Dikoumé, le Sénégal pour le père de Lamine Diagne (sa mère est française).

Et c'est précisément ce terme de « famille » qui apparaît, dès le début de leur création commune, *Françé*, dans une sorte de préambule projeté sur un écran et dit en voix off : « Dans cette histoire, il y a de la place pour tout le monde, tous les humains, mais on va s'intéresser à une famille en particulier : notre petite famille française. Et comme dans toutes les familles, il y a des secrets, des choses que nos parents et nos grands-parents ont vécues. Il va falloir descendre à la cave, fouiller les cartons, déballer nos héritages... »

Et des cartons, il y en a plein, de toutes les tailles, qui jonchent le plateau au moment où les comédiens font leur entrée sur scène. Ils symbolisent avant tout cette cave d'immeuble où le duo est censé descendre, à l'origine pour chercher une bouteille de vin à partager entre amis. Mais de ces cartons va jaillir toute une série d'objets du passé qui vont les obliger l'un comme l'autre à affronter leurs souvenirs d'enfance et à déballer leurs histoires intimes, toujours en équilibre entre fiction et réalité (un avertissement au début du spectacle explique que certains des récits relatés sont vrais, d'autres faux).

Des cartons comme écrans

Pour Raymond Dikoumé, c'est d'abord un casque colonial puis un crâne qui va lui permettre d'évoquer les membres de sa famille restés au Cameroun, notamment un oncle employé à la régie des transports camerounaise, et de se reconnecter aux rituels pratiqués par ses ancêtres autour de la mort. Pour Lamine Diagne, ce sont, entre autres, un chandelier en or, vestige de l'héritage familial de sa mère qu'elle a vendu pour un euro – elle ne voulait rien devoir à son propre père qui s'était enrichi grâce à l'exploitation des colonies françaises – et des lettres de son père qui retracent son parcours d'immigré venu du Sénégal, tombé amoureux d'une fille de bonne famille et mort dans des circonstances tragiques au Congo. Raymond Dikoumé comme Lamine Diagne entretiennent un rapport complexe avec ces pays, le Cameroun et le Sénégal, qu'ils ne connaissent que très peu, car ils n'y sont pas nés et n'y ont pas grandi (le premier a vu le jour à Paris, le second, à Lyon).

Sur la forme, Françé mêle habilement sons et images d'archives, avec quelques jolies trouvailles visuelles, par exemple l'utilisation des nombreux cartons comme autant d'écrans pour projeter des vidéos en noir et blanc, notamment celles de tirailleurs sénégalais (comme le grand-père de Lamine Diagne), et des photos également en noir et blanc.

Sur le fond, les deux comédiens invitent le public, avec une bonne dose d'humour, à s'interroger sur cette épineuse « question noire » française et à se méfier des idées reçues. Le poids du colonialisme dans l'inconscient collectif est toujours très présent, comme le montre, entre autres, le discours édifiant du grand-père maternel de Lamine Diagne, interprété sur scène par Raymond Dikoumé : il assume, sans aucun complexe, s'être enrichi en étant « assis du bon côté de la table » et en faisant tomber dans son escarcelle les richesses issues de l'exploitation des pays africains colonisés par la France. Et il n'hésite pas à proposer au compagnon de sa fille venu du Sénégal d'en faire de même.

Cristina Marino

Franché, de et avec Lamine Diagne (L'Enelle Cie) et Raymond Dikoumé.

Mise en scène : Jessica Dalle.

Théâtre du campus, université Sorbonne-Nouvelle,

8, avenue de Saint-Mandé, Paris 12e, le 7 novembre à 18 heures.

Auditorium, Palais de la Porte-Dorée, 293, avenue Daumesnil, Paris 12e, le 8 novembre à 20 heures.

Puis en tournée de janvier à mars 2025.

https://www.lemonde.fr/culture/article/2024/10/29/avec-france-lamine-diagne-et-raymond-dikoume-explorent-l-heritage-de-la-colonisation_6365324_3246.html